

GENÈSE D'UN PSEUDONYME : JAMES JOYCE ET SAINT-JOHN PERSE

« Etre (en littérature) comme ces navires à quai qui offrent seulement leur poupe à la curiosité des passants: un nom. un port d'attache, c'est là tout leur état civil. Le reste est aventure et n'appartient qu'à eux. » Toute la fière vie intime d'un homme serait donc à protéger sous le masque d'un pseudonyme, selon Alexis Saint-Leger Leger, auteur de ces paroles, qui a recherché le dédoublement de sa personnalité en affichant le nom de Saint-John Perse. Ce sont les circonstances de ce choix qui nous intéressent ici, car parmi les nombreuses hypothèses émises sur les sources d'un nom de plume à la fois agréable à entendre et étrange. voire étranger. à l'oreille française, il y en a une, la plus probante à mon sens. qui a trait au grand romancier irlandais, James Joyce.

Si l'on connaît mal la biographie d'Alexis Leger, c'est qu'il l'a voulu ainsi. Diplomate discret, secrétaire général du Quai d'Orsay à une époque tourmentée de l'histoire française (1933-1940), homme secret. Né à la Guadeloupe en 1887, il insistait sur la séparation totale de ses vies publique et privée d'avec son œuvre de poète. « En fait, explique-t-il, la nécessité du pseudonymat littéraire s'était imposée à Alexis Saint-Leger Leger quand l'orientation de sa carrière diplomatique, à Paris même, aux côtés des ministres, l'eut exposé sur la scène publique aux incidences d'une vie politique autant que diplomatique. C'était pour lui la possibilité de se renier ou désavouer littérairement autant qu'il le jugerait utile. » A la différence d'un Claudel, d'un Morand ou d'un Giraudoux qui n'ont pas hésité à publier leurs œuvres sous leur vrai nom. Leger éprouvait le besoin de se cacher pour être plus libre. Amené, sous la pression amicale de Valery Larbaud. à lâcher au public le texte d'un long poème écrit en

Extrême-Orient, Alexis Leger devait donc faire face à un problème, nouveau pour lui : celui de se projeter tout en se protégeant. Rentré de Chine, où il avait rempli les fonctions de secrétaire d'ambassade, en 1921, après un séjour de quatre ans. il portait dans ses malles un gros lot de manuscrits dont la plupart devaient disparaître sans avoir vu le jour, victimes d'un sac de la Gestapo en 1940. Parmi les œuvres publiées, on compte par bonheur deux textes majeurs: *Amitié du Prince* et *Anabase*, et ce sont là les premiers poèmes signés « St-J. Perse », les initiales, plutôt que le prénom entier, rendant moins étrangère l'apparence du nom. Son seul recueil jusqu'à ce jour, *Eloges*, avait été publié sous son vrai nom Saint-Leger Leger, mais caché sous une couverture muette, en 1911, trois ans avant qu'il ne fût reçu au concours qui lui ouvrit la Carrière.

Dans ses *Œuvres complètes*, parues de son vivant dans la prestigieuse Bibliothèque de la Pléiade, Saint-John Perse s'explique - à la troisième personne, comme il se doit - sur le choix de son pseudonyme : « Le nom choisi ne le fut point en raison d'affinités, réminiscences, ou références d'aucune sorte, tendant à rien signifier ni suggérer d'intellectuel: échappant à tout lien rationnel. il fut librement accueilli tel qu'il s'imposait mystérieusement à l'esprit du poète, pour des raisons inconnues de lui-même, comme dans la vieille onomastique : avec ses longues et ses brèves, ses syllabes fortes ou muettes, ses consonnes dures ou sifflantes, conformément aux lois secrètes de toute création poétique. » Les critiques littéraires, ayant tendance à mal recevoir l'idée d'une telle création *ex nihilo*, se sont efforcés d'expliquer en raison justement «d'affinités, réminiscences ou références» le choix du nom. « Saint-John» serait l'évangile, la Bible s'étant trouvée ouverte par hasard à la page suggestive; ce serait Saint-Jean Baptiste. le poète étant par définition romantique *vox clamans in deserto*; ce serait l'île antillaise de ce nom, dont l'enfant, qui avait quitté sa Guadeloupe natale à 12 ans, aurait conservé le souvenir vivace sans ravoit toutefois visitée: ce serait le journaliste anglais Percy Saint-John, fils de James Augustus Saint-John, écrivain, et neveu de Spencer et de Horace Stebbing Roscoe Saint-John (ancêtres spirituels, dirait-on. des multiples Bobby Watson d'Ionesco !), repéré au hasard des pages feuilletées du *Larousse du x/X^e siècle*. Quant à «Perse », ce serait, selon les hypothèses, soit l'Iran qu'évoquerait telle image du désert, soit le poète latin des *Satires*, Aulus Persius Flaccus, que Saint-John Perse cite en exergue à son poème sur les *Oiseaux* (mais ailleurs il nie formellement cette référence en effet saugrenue car il y a un monde entre leurs deux poésies), soit un aveu déguisé de sa solitude: *per se*. Décidément on s'approche de Joyce, et l'on pourrait s'amuser à

formuler des hypothèses du genre «perse-picace ». «perse-istant » et même, en souvenir de M. Humphrey C. Earwicker, «perse-oreille ».

Avec cette dernière, on est peut-être moins loin du compte qu'on n'en a l'air: nous y reviendrons. Retrouvons Leger et Joyce à Paris au début des années 20. Celui-là, nommé à la Direction politique et commerciale de l'Administration centrale du Ministère des Affaires étrangères, se tenait plutôt à l'écart des milieux littéraires tout en renouvelant ses contacts avec ses amis de *la Nouvelle Revue Française*; celui-ci, poursuivi en justice depuis la publication en revue aux Etats-Unis, entre 1918 et 1920, d'extraits de son *Ulysse*, commençait en 1922, année de la première édition de ce livre, la rédaction de *Finnegans Wake*, s'étant établi à Paris en 1920 avec sa famille après ses années zurichoises. Se seraient-ils rencontrés? C'est probable, sans qu'on en ait des preuves certaines. Le poète-diplomate irlandais Denis Devlin, traducteur du cycle de poèmes *Exil*, note en passant d'après ses conversations avec Saint-John Perse que celui-ci comptait Joyce parmi ses amis. Le mot «connaissances », aurait sans doute été plus exact, mais un lieu de rendez-vous leur était du moins commun : chez Adrienne Monnier, à la Maison des Amis du Livre, 7, rue de l'Odéon.

C'est à cette adresse, devenue célèbre à plus d'un titre, que Leger et Joyce auraient pu se lier d'amitié, et l'entremise de Valery Larbaud, traducteur de Joyce, exégète du Leger *d'Eloges*, ami et champion fidèle des deux, n'aurait certes pas été étrangère à leur rencontre, C'est Larbaud qui, le 7 décembre 1921, y prononce une conférence sur Joyce dont le texte sera publié dans *la Nouvelle Revue Française* d'avril 1922, le même numéro où paraît, sans signature, le poème qui deviendra la « Chanson» liminaire *d'Anabase* de Saint-John Perse. C'est Larbaud encore qui, avec Paul Valéry et Léon-Paul Fargue, lance la remarquable revue *Commerce* qui a pour siège 7, rue de l'Odéon, et dont le titre est inspiré *d'Anabase* (il y est question du « commerce de r ârne »). Littérairement, Alexis Leger, éminence grise, en est le parrain, lui dont le poème *Amitié du Prince*, signé St -1. Perse, figure au sommaire du premier numéro, d'été 1924, en compagnie de fragments *d'Ulysse* traduits (en collaboration avec Auguste Morel) et présentés par Valery Larbaud.

Le pseudonyme avait paru préalablement au bas d'un seul texte: les six chants extraits *d'Anabase* qu'avait publiés *la Nouvelle Revue Française* en janvier 1924, Le poème parut en édition dans sa totalité la même année aux éditions de *la Nouvelle Revue Française*, chez Gallimard, Ce serait donc en 1923 que le choix d'un nom de plume aurait été arrêté, et son élaboration autour des Amis du Livre, chose reconnue par Saint-John

Perse au cours de plusieurs entretiens ultérieurs, se trouve confirmée dans la correspondance inédite de l'époque, adressée au poète par Adrienne Monnier. Cette dernière, Léon-Paul Fargue et Larbaud tenaient à ce qu'Alexis Saint-Leger Leger signe son œuvre poétique de son vrai nom, déjà très beau, tout comme il l'avait fait, en en omettant le seul prénom, pour *Eloges*. A la rigueur ils auraient même accepté les trois étoiles qui avaient orné la «chanson» liminaire, dans l'espoir, sans doute, que Leger reviendrait sur sa décision d'adopter un nom d'emprunt. Mais, sa décision prise, il n'était plus question d'y revenir, et l'on passa aux suggestions.

Selon les témoignages, il semble possible de dégager les étapes suivantes: le prénom serait passé d'Archibald, proposé sans doute sous l'influence du type de «riche amateur» créé par Larbaud, Archibald O, Barnabooth. à un John toujours anglais mais bien plus simple et surtout étranger à la mode, pour aboutir à Saint-John. Qui donc aurait connu dans cet entourage ce prénom anglais non pas très répandu, certes, mais nullement inconnu? Faut-il songer déjà à Joyce, ami de Oliver St-John Gogarty, le Buck Mulligan *d'Ulysse*, où, à la toute première page, il est question de St-Jean Chrysostome à la bouche d'or? «Buck» n'est d'ailleurs qu'un surnom, son nom entier étant Malachy Sr-John Roland (souvenir de Oliver St-John) Mulligan. Il semble impossible du moins d'écarter Joyce dès qu'on apprend que «Perse» s'écrivait au départ dans l'imagination d'Alexis Leger avec deux s.

On trouve encore dans l'annuaire téléphonique de Dublin et de la République d'Irlande une poignée de Persse. La remarquable Lady Gregory, amie de O'Casey et de Yeats, écrivain elle-même. est née Augusta Persse. Le hasard a même voulu qu'en 1980 un jeune Persse reçoive à la même cérémonie que moi un diplôme de l'Université de Dublin, Mais les lecteurs de Joyce connaissent surtout ce nom d'après la ballade, publiée d'abord en mai 1927 dans la deuxième livraison de la revue *transition* et devenue pièce d'anthologie, qui s'inscrit à la fin de la deuxième section de la première partie de *Finnegans Wake* : « The Ballad of Persse O'Reilly ». Voilà de nouveau notre perce-oreille, reflet du personnage Earwicker grâce au truchement de l'anglais «earwig ». Les carnets de Joyce montrent bien qu'il songeait à sa célèbre ballade dès 1922. Alexis Leger s'entichait d'appartenir, en tant qu' « homme d'Atlantique », au monde celte, et, inconsciemment sans doute, il voulait peut-être souligner cette appartenance fatalement apocryphe par le choix d'un label d'origine irlandaise. Ayant retrouvé la race, le milieu et le moment du choix du pseudonyme, peut-on douter encore de la vraisemblance du rapprochement, par ailleurs inattendu. entre Joyce et Leger? Pour ma

part, je ne connais pas d'hypothèse plus séduisante. et parmi la nombreuse progéniture littéraire du romancier irlandais je compte, par ce biais, le prix Nobel de littérature 1960. Saint-John Perse.

Proposer une telle provenance n'abolit cependant pas le mystère dont s'entoure l'arrêt du choix. La beauté sonore de «Saint-John Perse», poésie pure, affranchie de toute signification, invite le lecteur à l'aventure. à l'odyssée poétiques, tout comme le nom inscrit à la poupe du navire l'incite au voyage imaginaire. Les circonstances font partie de la petite histoire anecdotique: il faut passer outre. Avec Saint-John Perse je conclurais volontiers que «mon hostilité envers la culture relève (...) de l'homéopathie : j'estime qu'elle doit être portée au point extrême où d'elle-même elle se récuse, et, parjure à elle-même, s'annule.»

Roger Little